

Spinoza

Ethique, livre III, De l'origine et de la nature des sentiments

Evelyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

« La plupart de ceux qui ont parlé des sentiments et des conduites humaines paraissent traiter, non de choses naturelles qui suivent les lois ordinaires de la Nature, mais de choses qui seraient hors Nature. Mieux, on dirait qu'ils conçoivent l'homme dans la Nature comme un empire dans un empire. Car ils croient que l'homme trouble l'ordre de la nature plutôt qu'il ne le suit, qu'il a sur ses propres actions une puissance absolue, et qu'il n'est déterminé que par soi. Et ils attribuent la cause de l'impuissance et de l'inconstance humaines, non à la puissance ordinaire de la Nature, mais à je ne sais quel vice de la nature humaine : et les voilà qui pleurent sur elle, se rient d'elle, la méprisent, ou, le plus souvent lui vouent de la haine ; qui sait avec plus d'éloquence et de subtilité accabler l'impuissance de l'esprit humain passe pour divin. Sans doute n'a-t-il pas manqué d'hommes éminents (et nous avouons devoir beaucoup à leur labeur, à leur ingéniosité) pour écrire sur la droite conduite de la vie beaucoup de choses excellentes et pour donner aux mortels de sages conseils ; mais la nature des sentiments, leur force impulsive, et, à l'inverse, le pouvoir modérateur de l'esprit sur eux, personne, à ma connaissance, ne les a déterminés. Je sais bien que le très illustre Descartes, encore qu'il ait cru au pouvoir absolu de l'esprit sur ses actions, a tenté l'explication des sentiments humains par leurs causes premières et à montrer en même temps comment l'esprit peut dominer absolument les sentiments ; mais, à mon avis, il n'a rien montré du tout que l'acuité de sa grande intelligence, comme je le démontrerai en son lieu.

Je veux donc revenir à ceux qui préfèrent haïr ou railler les sentiments et les actions des hommes, plutôt que de les comprendre. Sans doute leur paraîtra-t-il extraordinaire que j'entreprenne de traiter des vices et de la futilité des hommes selon la méthode géométrique, que je veuille démontrer par un raisonnement rigoureux ce qu'ils proclament sans cesse contraire à la raison, cela même qu'ils disent vain, absurde et horifique. Mais voici mon argument. Il ne se produit rien dans la Nature qui puisse lui être attribué comme un vice inhérent ; car la Nature est toujours la même et partout sa vertu et sa puissance d'action est une et identique. Ce qui signifie que les lois et règles de la Nature, suivant lesquelles toute chose est produite et passe d'une forme à une autre, sont partout et toujours les mêmes, et par conséquent, il ne peut exister aussi qu'un seul et même moyen de comprendre la nature des choses, quelles qu'elle soient : par des lois et des règles universelles de la Nature .

Voilà pourquoi les sentiments de haine, de colère, d'envie, etc., considérés en eux-mêmes, obéissent à la même nécessité et à la même vertu de la Nature que les autres choses singulières ; et par suite, ils admettent des causes rigoureuses qui les font comprendre, et ils ont des propriétés bien définies, tout aussi dignes d'être connues que les propriétés d'une quelconque autre chose dont la seule considération nous satisfait. Je traiterai donc de la nature et de la force impulsive des sentiments et de la puissance de l'esprit sur eux selon la même méthode qui m'a précédemment servi en traitant de Dieu et de l'Esprit, et je considérerai les actions et les appétits humains de même que s'il était question de lignes, de plans ou de corps. » Spinoza, *L'Ethique*, Troisième partie, introduction.

Les mots latins :

affectus : sentiment ou affect ou affection, selon les traducteurs.

Imperium in imperio : un empire dans un empire

Eadem : les mêmes. (le mot est insistant, très répété)

Introduction

1. *De origine et natura affectuum.*

Ce long paragraphe, compact en latin, introduit la troisième partie de *L'Ethique*, celle qui étudie nos « affections » ou « sentiments » : ce que nous sentons ou ressentons. Il ne faut pas comprendre ces deux mots en un sens « sentimental », mais plutôt au raz de faits du genre : l'enfant a faim (son estomac se serre, dans ses intestins il y a des spasmes : c'est l'affect corporel) ; et il désire boire du lait (c'est l'idée de l'affection : il ressent la soif, il désire le lait). Aussi Spinoza définit-il les affections d'abord comme « affections de notre corps », par lesquelles nous sentons notre puissance d'agir ou augmentée ou diminuée : et puis aussi comme « les idées de ces affections. » Notre corps est affecté, et notre âme a une idée. Le corps peut beaucoup de choses, beaucoup plus que nous ne le croyons spontanément ; et selon ce qu'il fait ou sent, l'âme sent et « décrète », dit Spinoza. L'étendue et la pensée, le corps et l'âme « vont ensemble par nature » ou plutôt sont « une seule et même chose ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Quand dans le corps se forme un appétit (l'eau manque dans le corps), dans l'âme se forme un décret : elle dit : je désire boire. « *Mentis tam decretum, quam appetitum et corporis determinationem, simul esse natura, vel potius unam eadem rem* » : le décret de l'esprit, et la détermination et appétit du corps, sont une seule et même chose. Selon l'attribut étendue, nous disons appétit corporel ; selon l'attribut pensée nous disons : décret de l'esprit. C'est aussi inséparable que la face et le pile d'une pièce de monnaie. Si un organisme est déshydraté il va sentir le besoin d'eau nécessairement, et l'âme nécessairement sera envahie du désir de boire. Surtout, ne comprenons pas le mot « décret » comme comportant une initiative propre à l'âme, une liberté, une marge de manœuvre.

2. Il y a des formules dans cette page que notre mémoire d'apprentis philosophes a dès l'adolescence fixées :

« l'homme n'est pas dans la nature comme un empire dans un empire » : il ne jouit d'aucune souveraineté surnaturelle ; naturel comme les autres êtres vivants, il appartient totalement à la Nature comme eux. Et donc : il ne faut pas, comme Kant le fera, opposer à l'idée de Nature l'idée de Liberté seulement humaine. C'est absurde.

« ne pas déplorer, ni rire, ni mépriser, ni haïr », mais « *intelligere* », « comprendre ». » C'est en pratique une excellente maxime de philosophe. Il ne faut pas, comme les théologiens chrétiens ont tendance à le faire, installer le mal au sein de la nature humaine, y voir la source d'où s'écoulent nos péchés, comme si notre liberté était de choisir le pire, blâmer et déplorer, se fustiger. Eradiquer les réactions émotionnelles négatives est ce que permet le vrai savoir.

« je considérerai les actions et les appétits humains de même que s'il était question de lignes de plans ou de corps » : par la méthode géométrique. Celle-ci est adoptée des *Eléments* d'Euclide, : définitions, postulats, axiomes, propositions avec démonstration. CQFD. Partie I : Dieu est la substance, il existe. Partie II : l'esprit humain parle, pense et peut connaître adéquatement s'il fait dépendre ses vérités de Dieu même.

Le paragraphe, compact en latin, dénonce d'emblée ce que nous avons pris l'habitude d'appeler le « spécisme » : l'attitude qui consiste à détacher l'humanité de tout l'ensemble des vivants. Cette attitude n'est pas saisie ici comme arrogance illégitime, mais comme la perspective erronée dominante : on dit sottement que c'est par le vice que notre espèce s'illustrerait, hélas ! Et ceux qui ont tenté de prendre le point de vue contraire, malgré leur bonne volonté, n'ont pas réussi à nous « sauver » du désastre que nous serions.

L'approche de Spinoza est guidée par l'idée qu'il ne faut ni noircir, ni blanchir la nature humaine ! Mais la considérer avec une sorte de neutralité, en prenant le point de vue de la Nature, à laquelle nous appartenons autant que les colombes et les scorpions... C'est en philosophe de la Nature que Spinoza veut se rapprocher d'une nature humaine, ni plus ni moins naturelle que celle des vivants (choses singulières existant en acte !)

Cette approche naturaliste devrait permettre, estime Spinoza, une double compréhension : de ce qui a lieu dans le corps, de ce qui a lieu dans l'âme conjointement. Comme si la physiologie et la psychologie étaient sœurs jumelles : deux expressions des mêmes mouvements naturels.

Mais évidemment, le problème qui nous saute aux yeux est de savoir si une physiologie et une psychologie humaine seront constituées comme des sciences avec une épistémologie propre pour chacune, si la méthode « *more geometrico* » est la bonne. Est-ce avec un appareil axiomatique, des théorèmes démontrés, que nous pouvons espérer « *intelligere* », comprendre la nature humaine ? Est-ce que, lui aussi, comme les autres philosophes, Spinoza ne devra pas en venir à des maximes de sagesse, pour régler notre conduite ?

I. Les mauvais chemins, ou les représentations fausses de la nature humaine.

1.

« *Plerique, qui de affectibus et hominum vivendi ratione scripserunt, videntur non de rebus naturalibus, quae communis naturae leges sequuntur, sed de rebus quae extra naturam sunt, agere.* »

Dans cette préface, Spinoza s'exprime en « je », et il dit d'où il parle et écrit, et comment, par rapport à beaucoup d'autres penseurs (« ils » ont parlé de l'homme, « ils » ont écrit...) qui sont fortement dans l'erreur, parmi lesquels quelques-uns sont plus dignes de confiance, comme Descartes, qui ont tenté une meilleure approche, sans toutefois parvenir à dire vrai. Autrement dit, Spinoza nous promet une méthode nouvelle, une connaissance plus vraie et dès lors plus utile dans notre vie : d'où nous pourrions tirer une sagesse, peut-être.

En effet, il lie dans la première phrase le savoir rationnel ou raisonnable (*ratione*) sur les affects (*affectibus*) et « *hominum vivendi* » les conduites humaines. Et il dit que la plupart des auteurs *videntur* « sont vus », *agere* traiter, non de choses naturelles qui suivent les lois communes de la nature mais de choses qui sont hors de la nature, dont nos affects. Leur présumé serait donc que les hommes sont naturellement non-naturels : nous dirions des êtres dont seule la culture peut rendre compte. Toutefois, la notion de « culture » n'est pas là ; on peut imaginer Spinoza penser davantage à la distinction que les grecs faisaient entre la *physis*, nature créatrice d'arbres, de plantes, de poissons et oiseaux, etc..., œuvrant, transmettant la vie au sein des espèces ; et la « *techné* », travail humain créateur de maisons, vêtements, objets techniques, etc... Mais, à aller dans ce sens, nous nous tromperions aussi de chemin. Ce n'est pas en ces termes que Spinoza pense : il pense à la constitution d'une espèce naturelle donnée (homo sapiens) comme non-naturelle, exceptionnelle, différente ontologiquement de toutes les autres espèces de vivants : mais quoi, disons-nous, nous ne sommes pas des bêtes ! Et pourquoi ? Parce que Dieu nous a faits *ad imaginem et similitudinem suam* : à son image et similitude : pratiquement « divins » ; nous avons en notre esprit la marque que Dieu a laissée sur son ouvrage, dit Descartes. C'est la pensée théologique ou métaphysique (néoplatonicienne) qui, pensant en nous un esprit ou une âme « séparés », séparés totalement du corporel, dont le bon lieu est là-haut, angélise l'homme, le transporte magiquement au-dessus des autres vivants végétaux et animaux ; Spinoza vit en ce XVIIe s. où l'âme (humaine), le langage (humain) étant refusés à tous les autres animaux, l'espèce humaine est ontologiquement mise à part : son bon lieu est, à trois pouces au-dessus du sol, la communauté des esprits.

L'humanité se concevrait comme naturelle-non naturelle. « *Imo hominem in Natura veluti imperium in imperio concipere videntur.* » On les voit concevoir l'homme dans la nature comme un empire dans un empire. Le vocabulaire de « l'empire » est imposé par la mentalité humaine, en tant qu'elle pense tout selon la force, selon le désir de dominer. Ce n'est pas le vocabulaire de la « culture » qui vient sous la plume de Spinoza, mais celui de la domination, du règne impérial sur les autres espèces, sur le milieu naturel. Le mot « *imperium* » désigne le comble de la domination, en extension. L'homme commanderait à tous les êtres naturels. Il faut se rendre à l'évidence : c'est ce qui est énoncé dans la Bible. Genèse, : le sixième jour, l'homme, fait à la ressemblance de Dieu, est délégué par Lui pour dominer sur toutes les autres créatures de son environnement naturel. (Genèse, 1, 26-31) D'où vient cette idée à l'auteur du mythe ? Spinoza estime que cela vient de ce que les hommes pensent spontanément en termes de moyens et de fins : alors ils ont imaginé que tout ce qui était là, devant eux, était un moyen pour leur fin, vivre : la nature ne fait rien en vain, disent-ils, autrement dit : elle ne fait rien qui ne soit à notre usage. (*Ethique*, I, appendice) Dieu est imaginé très puissant, l'homme, lui aussi, puissant ; aussi notre imagination nous suggère que « il y a un ou plusieurs maîtres de la nature, doués de la liberté humaine, qui ont pris soin de tout pour eux et qui ont tout fait pour leur convenance ». Serait-ce que les dieux délireraient autant que les hommes ? (*Ethique*, I, appendice)

2.

« *Nam hominem Naturae ordinem magis perturbare quam sequi, ipsumque in suas actiones absolutam habere potentiam, nec aliunde quam a se ipso determinari credunt.* »

Credunt : « ils croient, en effet, que l'homme perturbe l'ordre naturel plutôt qu'il ne le suit, qu'il a un pouvoir absolu sur ses actions, et qu'il ne tire que de lui-même sa détermination. » On voit bien ce que les hommes croient en général (les erreurs dont ils se sentent certains) : l'homme n'obéit pas à l'ordre naturel, mais il le perturbe ; et pourquoi ? parce que lui, ayant un esprit, est source de ses intentions et actions : il a introduit dans le monde sa propre liberté. C'est donc à s'imaginer « libres », voulant, pensant, décidant et agissant d'après leurs motifs propres, que les hommes imaginent aussi qu'ils n'agissent pas selon les lois naturelles. Le pouvoir,

l'autonomie de l'esprit humain, sa liberté seraient aux yeux des hommes ce qui les amène à ne pas suivre l'ordre naturel, les lois de la nature, mais à s'en écarter, à les perturber. Du pouvoir d'être « auto-nome », de se fixer soi-même sa conduite, viendrait l'écart par rapport à la loi naturelle.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr